

LES PREMIÈRES SŒURS.

Pour Païder dans ses fonctions de Maitresse d'Ecole, la Sœur Bourgeois n'avait qu'une seule compagne, MARGUERITE PICAUD. Il était facile de prévoir que cette assistance serait bientôt insuffisante ; vu l'accroissement de la population et le surcroît d'occupation qu'occasionnait la nécessité de pourvoir d'ailleurs à la subsistance, l'Ecole, étant alors absolument gratuite ; aussi la Sœur Bourgeois n'aurait-elle pu longtemps suffire à tous les besoins.

Dans ce dénûment elle crut devoir passer en France, pour demander de Païde, Ville-Marie ne pouvant encore lui en donner. Elle se rendit à Troyes, où elle était plus connue et où elle espérait mieux réussir.

Quatre jeunes personnes des meilleures et plus honorables familles de la ville, Mesdemoiselles Chatel, Raisin, Crolo et Houx consentirent à se joindre à elle et devinrent ses premières coopératrices dans la fondation de son Institut. Elles sacrifièrent généreusement leurs parents, un avenir brillant, et les joies du pays, pour suivre une pauvre fille qui leur promettait pour logement une étable ; pour vêtement, une étoffe grossière ; pour nourriture, du pain et du potage ; pour occupation, les fatigues de l'Ecole ; pour délassement, le travail des mains, et les longues veilles de la nuit ; et pour consolation, des privations de toutes sortes.

Arrivées à Ville-Marie, leur vie répondit à un si noble début, "elles ont été," nous dit la Sœur Morin, "avec la Sœur Bourgeois, les dignes fondements de la Congrégation, travaillant nuit et jour à conduire et à travailler pour habiller les femmes et pour vêtir les sauvages, tout en faisant les Ecoles ; le partage de la Sœur Crolo, ajoute-t-elle, fut le ménage de la campagne, où elle a consumé ses forces et ses années et a rendu par là bien des services à ses Sœurs : lavant les lessives le jour après les avoir coulées la nuit, cuisant le pain, étant toujours infatigable au travail et se regardant comme la dernière de toutes et la servante de la maison."

Rien n'est admirable comme le récit de Marie Barbier, la première Sœur Canadienne de la Congrégation, il nous fait connaître quelque chose des fatigues et des souffrances de cette première époque. Laissons-la parler elle-même :

"Je ne peux pas comprendre comment étant jeune comme j'étais, (car j'entrai à la Congrégation à l'âge de quinze ans,) je pouvais faire tout l'ouvrage que j'ai fait pendant cinq années de suite. J'avais soin de deux vaches dont je tirais le lait, et faisais le beurre ; je les menais le matin, et les allais quêrir le soir, à près d'une demi-lieue loin de la ville, et lorsque je passais par les rues avec mes vaches, j'étais la risée de ceux qui m'avaient connue dans le monde. Je portais quelquefois sur mon cou le blé au moulin et en rapportais de même la farine ; je boulangeais seule quelquefois trois fournées dans un jour. Avant moi c'étaient deux Sœurs qui en étaient chargées, et qui en avaient assez ; mais parceque le pain n'était pas bon, on m'en donna le soin ; je n'y entendais rien, ne l'ayant jamais fait ; cependant me confiant au Saint Enfant Jésus, avec qui je m'imaginais boulangier, j'en venais à bout, les personnes qui se plaignaient avant, ne cessaient de louer la boulangère... et moi le boulangier ! Je me levais deux ou trois heures avant la Communauté, afin d'avoir fait une fournée avant huit heures, qui est le temps où l'on disait la messe des éco-

lières ; car j'étais aussi employée à l'Ecole. Quand on sonnait la messe et que mon pain n'était pas encore au four, je nettoiais le four à moitié et mettais le pain tout comme il se rencontrait, étant pressée et n'ayant personne pour mener les enfants à l'Eglise. Je recommandais le tout au Saint Enfant Jésus, et lui disais avec simplicité, vous ferez tout pour votre peine. Comme je n'avais aucune expérience, je faisais continuellement des bêtises, soit en faisant trop de pâte, soit en oubliant de faire le levain, ou bien n'ayant point de farine sassée, ou point de bois ; mon recours était au Saint Enfant Jésus et à la Sainte Vierge et ils suppléaient à tout." (V. de S. Bourg. T. I, p. 200).

La Sœur Bourgeois et ses compagnes, devaient bien souffrir d'être obligées de laisser une enfant de seize ans s'épuiser en de pareils travaux ; mais dans l'état de vie qu'elles avaient embrassé, étant si pauvres et si peu nombreuses, il était impossible qu'il en fût autrement ; elles-mêmes ne s'épargnaient guère, se contentant de la nourriture la plus grossière, des meubles les plus indispensables, ne couchant que sur des paillasses et s'efforçant par une application constante au travail, de faire face aux plus urgentes nécessités pour n'être à charge à personne.

Elles étaient puissamment encouragées dans ces rudes sentiers des sacrifices par les exemples de leurs saintes Fondatrices. Son zèle apostolique la portait à se regarder comme la victime chargée d'expier les péchés de tous, de là ces étonnantes mortifications auxquelles elle se livrait et dont le souvenir fait encore frémir notre délicatesse.

Elle ne prenait que très peu de nourriture, choisissant de préférence les aliments les plus grossiers ou de mauvais goût, encore les prenait-elle tantôt trop chauds, tantôt trop froids, en y mêlant de la cendre ou quelque autre poudre amère. Elle ne buvait que de l'eau qu'elle ne prenait qu'une fois par jour, même dans le temps des plus grandes chaleurs, elle en prenait assez pour irriter sa soif, mais jamais assez pour l'éteindre ; en hiver, elle n'approchait jamais du feu ; son lit ordinaire était le plancher ou la terre nue, avec un billot pour chevet. Elle déchirait son corps par de cruelles disciplines, elle était chargée d'instruments de pénitence, et portait secrètement sur la tête un bonnet hérissé d'épingles qu'elle ne quittait ni nuit, ni jour. Ses sœurs ayant découvert par hasard cette industrie de son amour pour la souffrance et l'ayant conjurée de quitter ce bonnet, elle leur répondit en souriant, qu'il ne lui faisait pas plus de mal qu'un oreiller de plumes.

Sa prière était assidue, prolongée fort avant dans la nuit, et si fervente qu'elle la faisait appeler communément la Geneviève du Canada.

Avec tant de mérite elle était si humble, si bonne, si douce, si compatissante, si affable, que tous ceux qui approchaient de sa personne en ressentaient les plus saintes impressions et de grands desirs de vertu.

Depuis quelque temps, Messieurs et Mesdames, on a beaucoup vanté dans des lectures publiques les premiers colons de Ville-Marie. On a célébré en eux des Héros, des Apôtres et des Martyrs, pourqu'on n'a-t-on pas aussi rendu justice aux premières femmes du Canada ! Mais non, depuis qu'Eve a péché, toutes les malédictions sont pour nous, et les hommes se réservent toutes les louanges et toutes les bénédictions. Allons, Messieurs, puisque vous nous faites l'honneur de ne nous croire bonnes qu'à porter les colifichets de la vanité, nous prendrons la plume pour vous ap-